rent sa tête à Justinien; ils ne purent rien obtenir, mais ils le guettèrent à la sortie du palais, et le laissèrent pour mort sur la place. Quand l'empereur parvenait, à force de mesures terribles, à comprimer dans sa capitale l'insolence des factions, « la terreur se propageait dans toutes les villes de l'empire romain ».

Ce qui rendait la puissance des factions encore plus redoutable, c'est que la tolérance des empereurs les avait laissées s'organiser en véritables milices. Elles s'étaient emparées de la garde de la ville, ce qui leur permettait d'y commettre impunément des désordres. La résistance énergique qu'elles étaient capables d'opposer, en cas de sédition, aux soldats exercés, aux vétérans goths ou varangiens de la garde impériale, s'expliquerait mal, si on ne supposait les *factieux* pourvus d'armes offensives et défensives. Comme nos gardes nationaux à certaines époques, on les convoquait pour des corvées honorables. Ils faisaient escorte à l'empereur dans ses chevauchées à travers la ville ou dans ses pèlerinages aux églises les plus vénérées; ils formaient la haie sur le passage des processions ou panégyries, lorsque le prince, entouré de sa cour, de son patriarche, de ses évêques, à grand renfort de cierges et de chants d'église, se rendait à Sainte-Sophie ou aux Saints-Apôtres, lieu de sépulture des empereurs byzantins. Ces soldats citoyens avaient, paraît-il, assez mauvaise mine; l'évêque de Pavie, l'Italo-Germain Luitprand, belliqueux comme tout le clergé barbare de son temps, étant allé en ambassade à Byzance vers le milieu du x^e siècle, n'a pas assez de railleries pour cette piètre milice : il nous représente les *factieux* formant la haie avec de mauvaises petites piques, des boucliers